

**Fleury Mesplet (1734-1794)
et la naissance de la liberté d'expression
au Québec (1776) :
la presse entre le papier et la pensée**

Jacques G. Ruelland, Ph.D.

professeur retraité du Département d'histoire de l'Université de Montréal
et du Département de philosophie, Collège Édouard-Montpetit
le mercredi 5 février 2020, Bibliothèque publique de Beaconsfield, QC

Une tradition

- Depuis 1776, la tradition des maîtres-imprimeurs s'inscrit dans les plus belles pages de l'histoire des progrès de l'intelligence au Québec. Cette tradition ne serait rien si elle ne nous avait donné, en même temps que nos lettres, le plus beau cadeau qui soit : la liberté d'expression. Au début de cette tradition se trouve le premier imprimeur-libraire de langue française au Canada, Fleury Mesplet (1734-1794), indissociable de la naissance à Montréal de la liberté d'expression.

Fleury Mesplet

- Fleury Mesplet est né à Marseille le 10 janvier 1734, d'Antoinette Capeau et de Jean-Baptiste Mesplet, maître-imprimeur originaire d'Agen, lui-même fils d'imprimeur. Il est mort à Montréal le 24 janvier 1794. Il avait épousé Marie-Marguerite Piérard, à Avignon, le 17 août 1756 ; Marie Mirabeau, à Lyon, vers 1765 et Marie-Anne Tison, à Montréal, le 13 avril 1790.

Fleury Mesplet
(1734-1794)



Jeune imprimeur

- Fleury Mesplet reçut sa formation dans l'atelier de son père, à Lyon, rue Mercière, la grande rue des imprimeurs et des libraires dans cette ville, rivale de Paris dans le monde de la librairie et de l'imprimerie en France. Il n'avait que vingt ans quand il reçut la direction de l'imprimerie de sa tante Marguerite Capeau-Girard, à Avignon.

La presse à imprimer de Mesplet



Des liens familiaux

- Mesplet retourna à Lyon vers 1760, d'où il partit pour Londres en 1772. Les Mesplet étaient alliés aux libraires-imprimeurs Aimé de La Roche, fondateur du premier journal de Lyon et Jean Deville, propriétaire d'une importante librairie. Le beau-frère de Fleury Mesplet, le libraire François de Los Rios, était l'ami de l'écrivain Joseph Vasselier, le principal correspondant lyonnais de Voltaire.

La Louisiane ensanglantée

- Le premier livre connu, imprimé par Mesplet sous son nom, le fut à Londres en 1773. C'était un ouvrage d'histoire, *La Louisiane ensanglantée*, dans lequel le chevalier Jean de Champigny appelait l'Angleterre au secours des Louisianais abandonnés aux Espagnols par le gouvernement de Louis XV. Déjà à cette époque, Mesplet était un imprimeur d'expérience.

LA
LOUISIANE
ENBANGTANTE,

AFFECTIONNÉE AU DROIT NATUREL
ET À LA LIBERTÉ,

REPUBLICAINE

ET À LA CONSTITUTION.

PAR M. LÉON BARRIS, DE LA SOCIÉTÉ

DES DROITS HUMAINS, &c.
TOME I.



A LONDRES,

chez M. DE LAUNAY,

En Face de la Bibliothèque, 30, rue de la Harpe,
à Paris, chez M. DE LAUNAY, Libraire.

M. D. CC. LXXXIII.

Benjamin Franklin

- Benjamin Franklin, savant de renommée internationale et diplomate américain, désirait convaincre les Montréalais que leur avenir résidait dans la Révolution et que le Québec devait devenir la 14^e colonie des États-Unis d'Amérique. Pour cela, il lui fallait une presse. Il fit la connaissance de Mesplet à Londres, où ce dernier avait une imprimerie à Covent Garden. Après une année en Grande-Bretagne, Mesplet décidait de gagner Philadelphie où il devint, en 1774, l'imprimeur de langue française du Congrès américain.

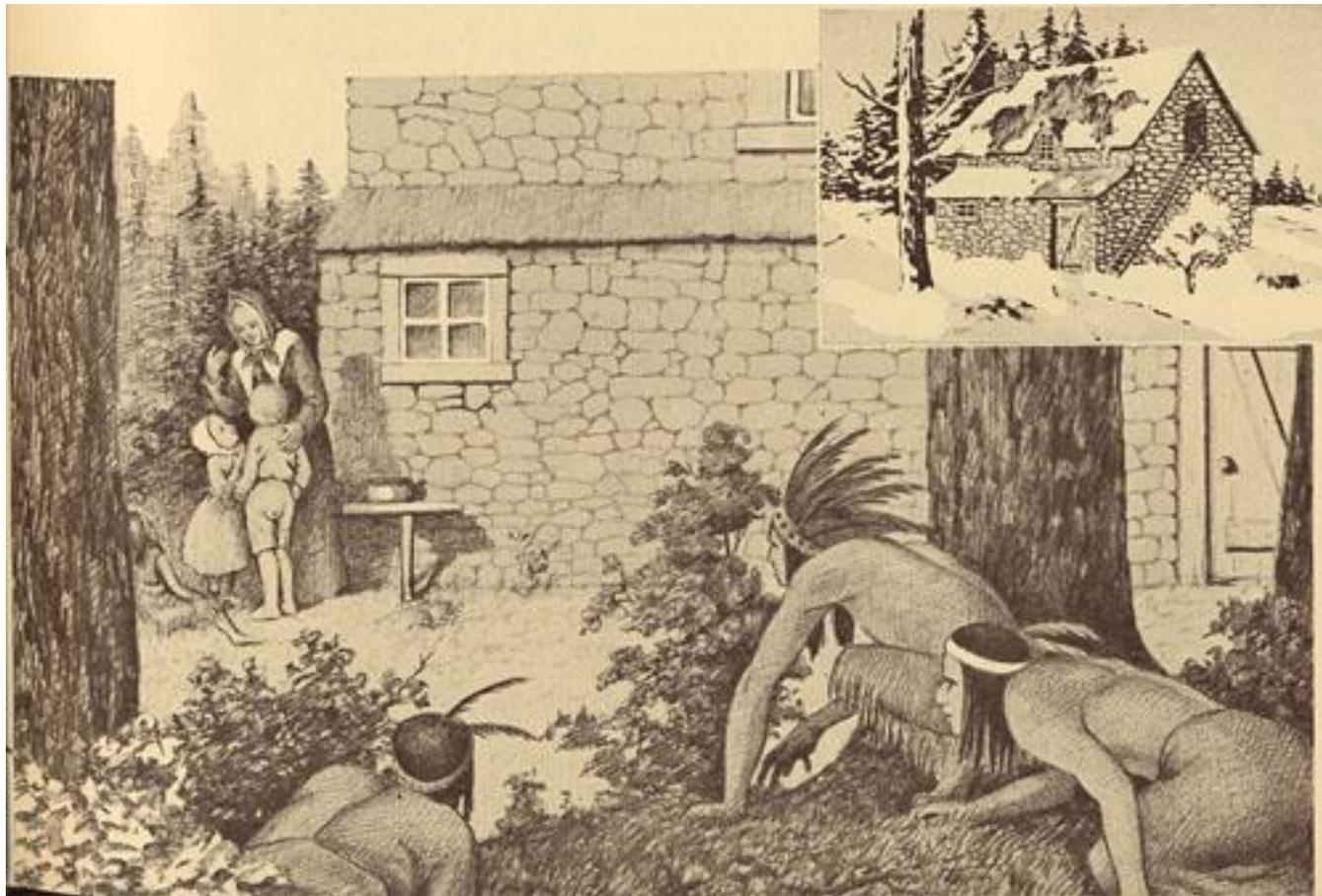


Benjamin Franklin (1706-1790)

Franklin à Montréal

- Au début de la Révolution américaine, le Québec ne s'était pas rallié aux treize autres colonies et n'avait pas répudié son allégeance à la Couronne. Montréal fut investie par l'armée américaine qui s'en fut par la suite conquérir Québec. L'occupation militaire ne suffisait pas à convaincre les Montréalais de se joindre à la Révolution. Ils devaient en être persuadés. C'est pourquoi, au printemps de 1776, le Congrès envoya Benjamin Franklin à Montréal, investi de pouvoirs étendus, afin de mettre en marche le processus démocratique dans la province de Québec, alors la seule colonie britannique ayant un régime « féodal ». Franklin s'installa au Château Ramezay, rue Notre-Dame.

Franklin arrive à Montréal



Le pouvoir de la presse

- Lui-même imprimeur d'expérience, Benjamin Franklin connaissait le pouvoir de la presse écrite. Comme Montréal ne disposait ni d'imprimeur ni de presse, il fallait les faire venir. Avant de partir pour Montréal, Franklin avait siégé à un comité du Congrès dans le but de choisir un imprimeur pour cette mission. Imprimeur bilingue, ayant travaillé dans trois pays, Mesplet surpassait tous les autres par son expérience.

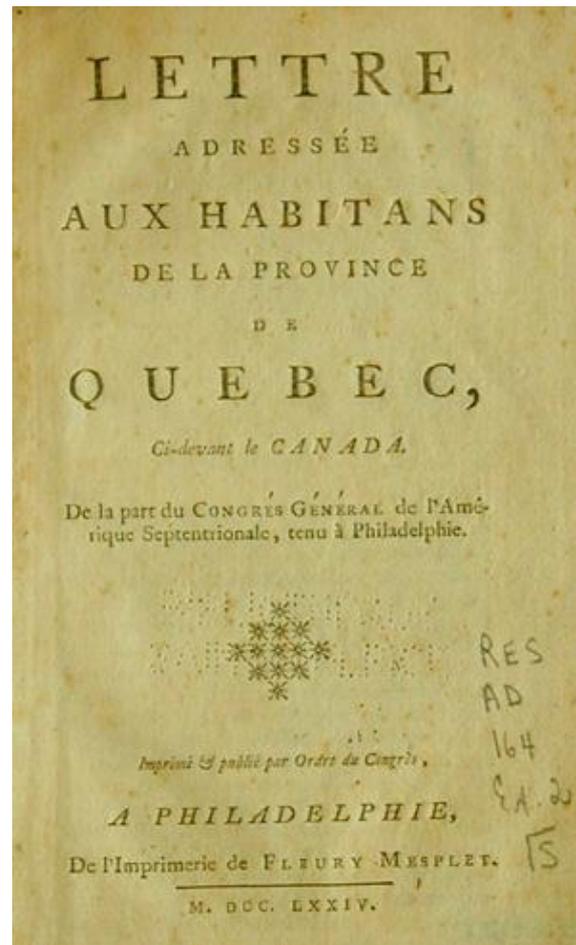
Le pouvoir de la
presse :
« J'accuse »,
d'Émile Zola
(13 janvier 1898)



Mesplet, imprimeur du Congrès

- En tant qu'imprimeur du Congrès, Mesplet avait déjà imprimé trois lettres destinées aux habitants du Québec pour les inciter à se joindre au mouvement de libération du joug de l'Angleterre. Il avait alors des compétences jugées exceptionnelles.

Lettre adressée aux habitans de la Province de Québec (1774)



Mesplet arrive à Montréal

- Mesplet suivit Franklin à Montréal, se déplaçant plus lentement en raison de son matériel. Il arriva au moment même où Franklin s'apprêtait à quitter la ville. La situation des Américains s'était détériorée. Ils battaient en retraite. Mesplet ne pouvait les suivre en raison de sa presse et de son matériel qui l'encombraient. De plus, il ne pouvait se permettre les frais de transport, car il ne disposait que de monnaie américaine, émise par le Congrès continental et refusée partout à Montréal.

Les Britanniques à Montréal

- Les Britanniques arrivèrent aux portes de Montréal. Les troupes américaines s'enfuirent. Benjamin Franklin quitta Montréal ; seul Mesplet y resta. La reconquête du territoire par les troupes britanniques refoula les miliciens américains hors des frontières canadiennes ; restés sur place, Mesplet et ses ouvriers furent immédiatement suspectés de commerce avec l'ennemi et emprisonnés durant 26 jours.

Montréal, une ville du Moyen Âge

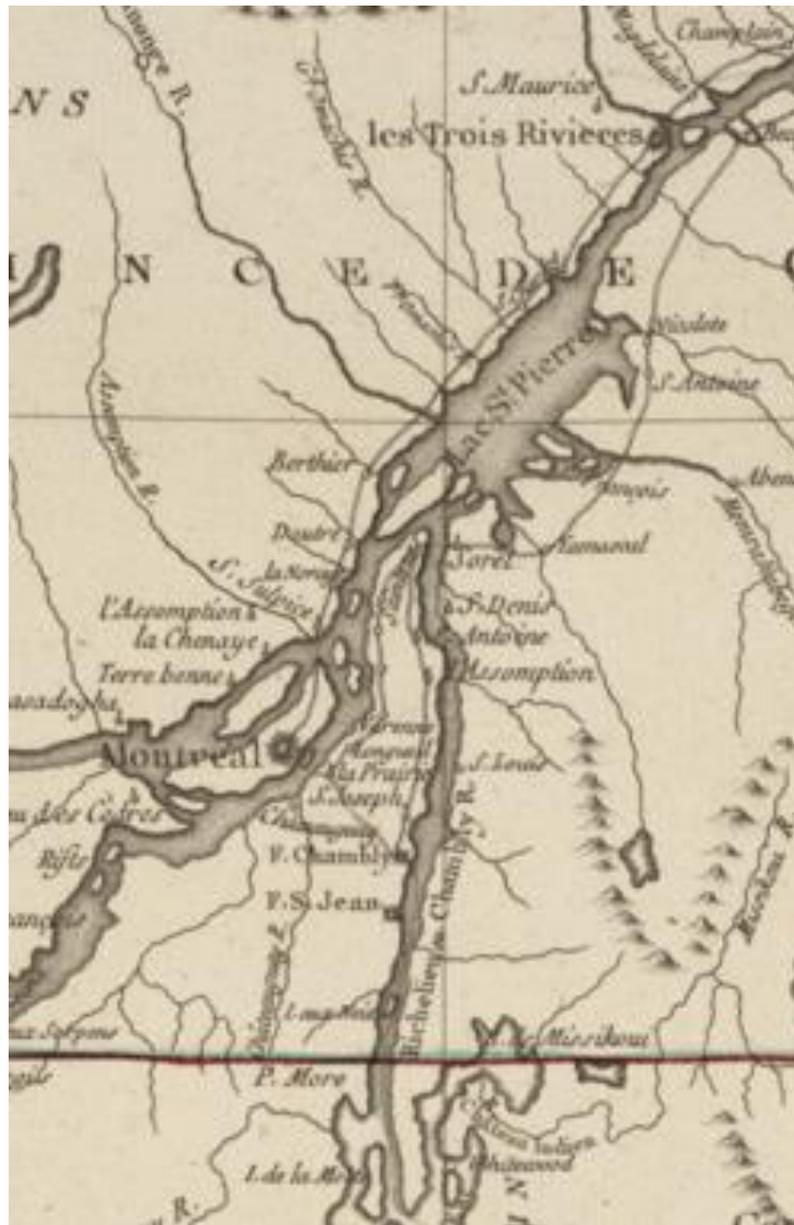
- En 1776, Montréal rappelait le Moyen Âge. Elle inspirait la vieille Europe aux visiteurs, avec ses rues étroites, ses longs remparts de pierre, ses clochers et ses flèches d'église qui n'avaient rien de l'Amérique. À la bordure d'un continent dont l'immensité dépassait l'imagination, les colons avaient construit sur les bords du Saint-Laurent une réplique des villes qu'ils avaient jadis connues, une ville aux maisons serrées les unes contre les autres, une ville où l'on mesurait minutieusement chaque parcelle de terre et où tout était construit pour durer. Son allure sombre et grise était accentuée par les lourds volets de fer aux fenêtres des demeures, en guise de protection contre les incendies. Le jour, on les ouvrait pour laisser entrer la lumière.



Montréal, ville frontalière

- Montréal était alors une ville frontalière aux abords du Nouveau Monde. À ses portes, au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest, s'étendait cette immensité inconnue qui attirait tant les explorateurs. C'était une contrée riche et Montréal servait de poste de traite de fourrures.

Vallée Richelieu, Montréal,
Trois Rivières,
par Louis Brion de la Tour,
1777



Le port

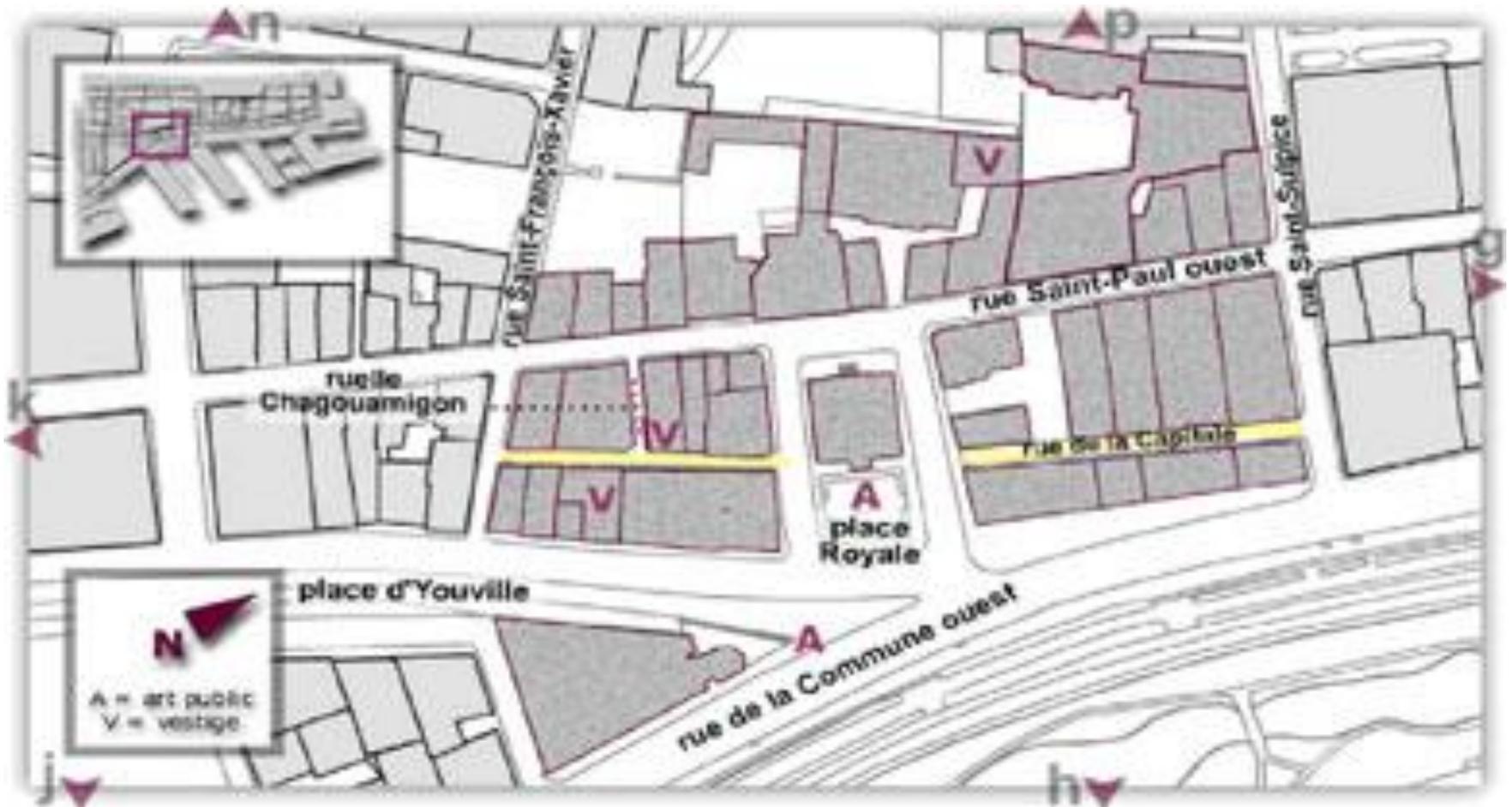
- Les communications avec le vieux continent étaient rares et souvent retardées. Peu nombreux étaient les navires qui arrivaient à remonter jusqu'à Montréal la voie étroite, tortueuse et peu profonde du fleuve St-Laurent. Ceux qui réussissaient ne restaient qu'une très courte saison avant que l'hiver ne referme son étau sur la ville.



Rue Capitale

- En arrivant à Montréal, en 1776, Mesplet avait installé ses presses à l'intérieur des murs, rue Capitale, sur le côté nord de la rue, au coin sud-ouest de la ruelle Chagouamigon. Encore aujourd'hui, la rue Capitale, tout juste plus grande qu'une allée, va d'ouest en est entre les rues St-Sulpice et St-François-Xavier, parallèlement et au sud de la rue St-Paul. On ne pouvait souhaiter situation plus centrale. D'ailleurs, le nom de cette rue ne signifie pas « rue *de la* Capitale », c'est-à-dire « rue de Québec », la capitale, comme on le croit parfois, mais plutôt « rue Capitale » dans le sens de « rue Principale ».

Plan du Vieux-Montréal



Place Royale

- La ville bourdonnait d'activités. À quelques pas de là se trouvait la Place Royale, principal lieu de rassemblement. En effet, à cette époque, le Marché était situé Place Royale. On s'y rendait pour marchander, rencontrer des gens et échanger des nouvelles. Les remparts longeaient le côté sud du Marché et une porte donnait accès au bord de l'eau. Il n'existait pas alors de quais. Les navires accostaient près des rives boueuses du fleuve. On chargeait et déchargeait les cargaisons par des passerelles.

Les fourrures

- Après le Marché, le rivage était l'endroit le plus animé de la ville. C'est là que, chaque année, avaient lieu des foires pour le commerce des fourrures. Les Indiens, leurs canots chargés de fourrures, descendaient des Grands Lacs et de régions encore plus éloignées et campaient au bord de l'eau. Les commerçants y installaient leurs kiosques. On échangeait toutes sortes de marchandises contre des fourrures, allant des couvertures aux boucles d'oreilles, des théières aux produits cosmétiques.

Le marché public



Le rhum



- Le rhum occupait une place importante dans le commerce de la fourrure. Les Indiens en buvaient parfois beaucoup, au gré de leur fantaisie. De décrire un commerçant : « Ils boivent le rhum à même le tonneau et l'avalent d'une seule traite jusqu'à ce que le tonneau soit vide. D'où il résulte alors un état de démence temporaire. »

Les fortifications

- Les Montréalais de 1776 devaient sans nul doute être réconfortés par la présence des fortifications. La nuit, on fermait les portes de la ville et les Indiens restaient hors les murs. Autrement, comme l'avait fait remarquer un citoyen de l'époque, les habitants « en auraient été fort alarmés ».

Les fortifications de Montréal (1760)



Mesplet libéré après 26 jours

- Après 26 jours, les autorités avaient jugé que les services de Mesplet pourraient être utiles dans une ville dépourvue d'imprimerie. L'imprimeur semblait inoffensif : on le relâcha. Mesplet abandonna alors l'idée de quitter Montréal. Plutôt jeune, au début de la quarantaine, il comptait encore plusieurs années devant lui. Il ouvrit son imprimerie et commença à imprimer des ouvrages de dévotion commandés par les religieux – Sulpiciens, Jésuites et Récollets – ainsi que par l'évêque de Québec.

Une imprimerie, XVI^e-XVIII^e siècles

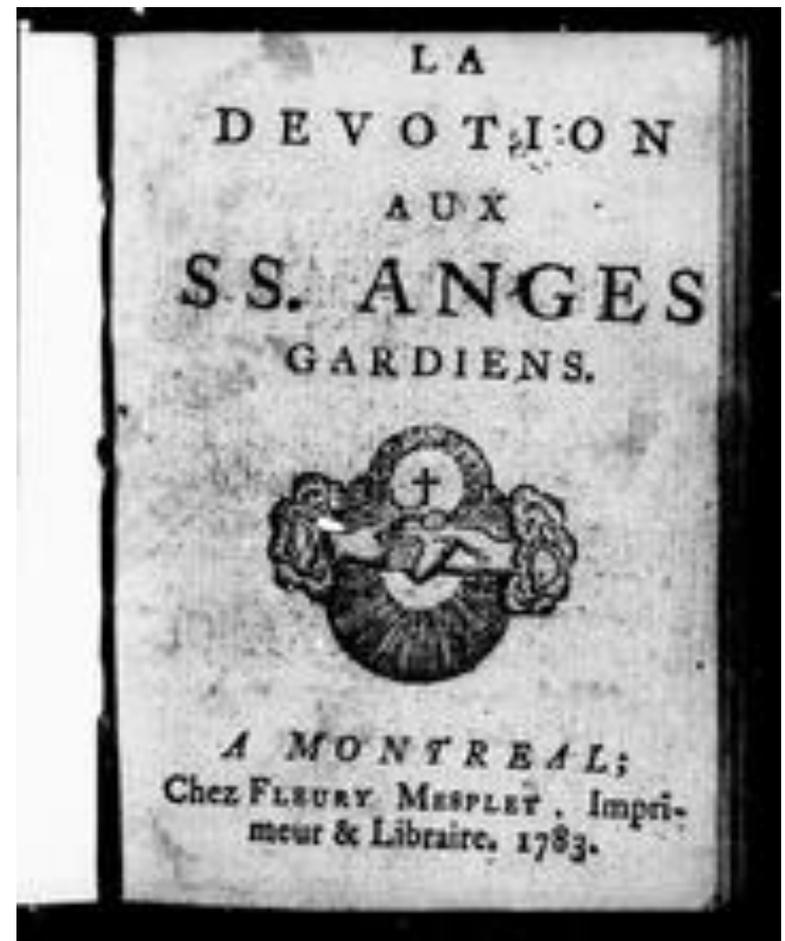
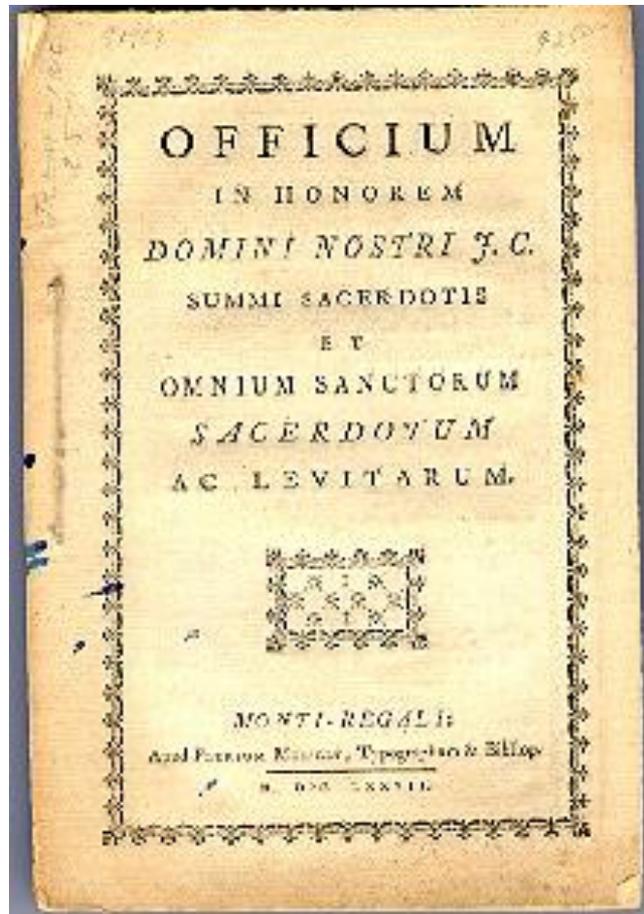
Impression tabellaire



Impression recto/verso avec
frisquette, après 1600



1777, 1783



La liberté ? Connais pas !

M^{gr} Jean-Olivier Briand (1715-1794),
évêque de Québec (1766-1784)



M^{gr} Étienne Montgolfier (1712-1791), seigneur
de Montréal et supérieur des Sulpiciens
(1759-1791)



M^{gr} Étienne Montgolfier (1712-1791), seigneur de Montréal et supérieur des Sulpiciens, était l'oncle des frères Joseph-Michel (1740-1810) et Jacques-Étienne Montgolfier (1745-1790), inventeurs de la montgolfière (1783).

Les frères Montgolfier

Annonay (France), 4 juin 1783



Un imprimeur actif



- Entre 1776 et 1794, Mesplet imprima 96 livres et brochures. C'était un record : l'imprimeur William Brown, à Québec, entre 1764 et 1789, ne fit paraître que 47 travaux. Il faut ajouter que Mesplet publia (à l'instar de Franklin) le premier almanach de langue française en Amérique. Il sortit aussi le premier livre illustré au Canada. Il imprima non seulement des ouvrages en langue française et en langue anglaise, mais aussi en latin et en iroquois, ainsi que le premier journal littéraire (1778-1779) et le premier périodique d'information (1785-1794).

Un journal

- Après deux ans d'imprimerie générale, ses ambitions étaient devenues plus grandes et il décidait en effet de se lancer dans l'édition d'un journal, en plus de l'imprimerie. C'était d'autant plus facile qu'il n'avait pas besoin d'équipement supplémentaire.

La Gazette du commerce et littéraire

Le 3 juin 1778, il lançait la *Gazette du commerce et littéraire*, qui devint peu après la *Gazette littéraire*, le premier journal uniquement de langue française au Canada.



Le bouche-à-oreille

- Il n'était pas surprenant qu'en 1778 Montréal n'ait pas encore de journal. Dans une petite communauté, où chaque nouvelle se répandait comme une traînée de poudre, on trouvait peu d'utilité à la presse écrite. En outre, 95 % de la population était analphabète.

Publier ce qui n'est pas déjà connu

- Le problème d'un éditeur de journal était de publier ce qui n'était pas déjà connu du public avant même d'aller sous presse. Bien conscient de cette difficulté, Mesplet écrivait dans la langue de l'époque dans son journal : « Je m'étois proposé de remplir la Feuille des Avertissements publics et des affaires qui pourroient intéresser le Commerce. L'un et l'autre manquent pour le présent. Peu d'Avertissements, vu que le Papier n'est pas encore connu : vous savez, Messieurs, aussi bien que moi, la situation présente quant au commerce, en conséquence je crois n'avoir aucun reproche à recevoir pour ces deux articles. »

Une gageure

- Certes, Mesplet connut une ville très animée et pittoresque. Mais cela ne régla pas ses problèmes en tant qu'éditeur de journal. Montréal était encore une ville trop petite pour avoir besoin d'un journal et ce dernier ne pouvait guère être rentable. Éditer un journal dans ces conditions relevait de la gageure.

La langue

- Malgré tout, il y eut un aspect qui ne lui causa guère de problèmes : celui de la langue. En 1778, Montréal était unilingue française. La population anglophone n'était constituée que d'un petit groupe de commerçants qui, quelle que soit leur origine, vivait dans l'immersion totale. Ils parlaient tous français.

Répulsion

- De dire un jour un visiteur irlandais : « La majorité des habitants de Montréal est sans aucun doute d'origine française. Ces Français éprouvent une répulsion totale à l'idée d'apprendre l'anglais et il est bien rare de rencontrer quelqu'un qui puisse le parler de façon convenable. Les Anglais, pour la plupart, s'expriment en français sans difficulté. »

Un petit tirage

- À l'origine, le tirage du journal devait être minime : 300 copies par tirage. Avec une population de seulement 7 000 habitants, analphabètes à 95 %, les abonnés devaient être en très petit nombre. Le journal comptait quatre pages de format in-quarto, de la dimension d'un livre ordinaire. Comme la plupart des nouvelles publiées étaient déjà connues de tous et que, de plus, elles n'étaient publiées qu'une fois par semaine, personne ne se hâtait pour acheter le journal. La vente des copies à l'unité ne se pratiquait guère. Mesplet comptait sur les abonnements annuels pour entretenir le journal.

Le peso

- Son tarif : « Deux dollars et demi par année en monnaie espagnole. » Le Canada n'avait pas alors de monnaie propre et toutes sortes de monnaies circulaient, mais la monnaie espagnole était la plus courante : c'était le célèbre peso décrit dans les légendes de corsaires.

Un monopole

- Fleury Mesplet ne pouvait assurer sa subsistance grâce au journal. Aussi, n'en dépendait-il pas pour gagner sa vie. Il tirait la majeure partie de son revenu de son travail en tant qu'imprimeur général. Il exerçait un monopole à Montréal et n'avait donc pas de concurrence.

Lumières et Révolution

- Mesplet était un homme entreprenant, mais il ne laissait planer aucun doute sur son adhésion aux valeurs de la philosophie des Lumières. La Révolution américaine n'était pas encore terminée. En raison de ses antécédents, on le soupçonnait toujours d'entretenir des sentiments révolutionnaires.

La Révolution américaine

1775 : le Congrès général américain invite les habitants du Canada à se joindre aux colonies américaines pour obtenir l'indépendance de l'Empire britannique, ce qui marque le début de la Révolution américaine.



Valentin Jautard

- En outre, il avait choisi comme éditorialiste un avocat-notaire montréalais du nom de Valentin Jautard (1736-1787), le premier journaliste de langue française et critique littéraire au pays.



Jautard et Voltaire

- Jautard était très versé dans les écrits de Voltaire. Dans la plus pure tradition voltairienne, il ridiculisait peut-être un peu trop souvent le pouvoir établi, aux mains de l'Église et de l'État. On ne doutait guère de ses tendances révolutionnaires. À l'arrivée des Américains à Montréal en automne 1775, il leur avait rédigé en des termes très flatteurs une lettre de bienvenue à laquelle il avait joint une liste de sympathisants dont il avait obtenu la signature.

Voltaire (1694-1778)

TRAITÉ
SUR LA
TOLÉRANCE.

M. DCC. LXIII.

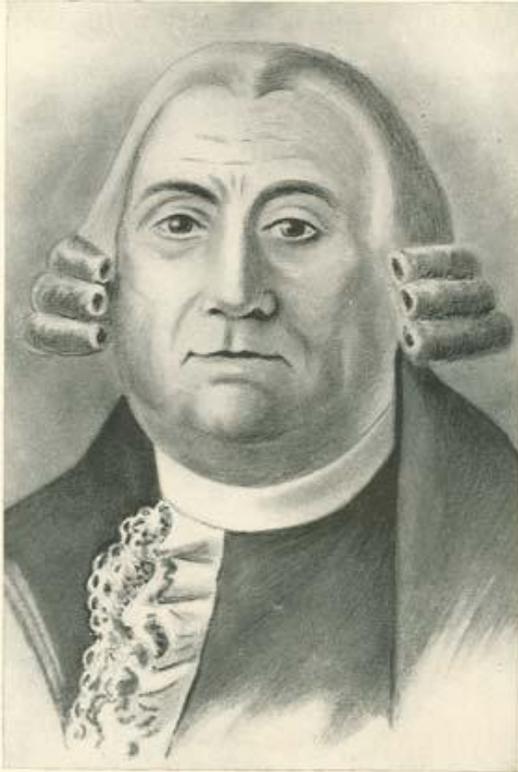
Buste de Voltaire par Houdon



Un journal littéraire

- Comme Mesplet ne publiait guère de nouvelles ou ne faisait paraître que quelques annonces, Jautard, en tant qu'éditorialiste, disposait d'espace pour faire valoir ses idées. De toute évidence, Mesplet prévoyait faire de son journal un journal littéraire et d'actualité.

Tuez l'infâme !



Ville de Montréal. Gestion de documents et archives

- Mais il n'était pas très prudent en temps de guerre de publier un journal littéraire rédigé dans le style de Voltaire. Après s'en être pris à l'Église, Valentin Jautard attaqua les juges et les tribunaux.

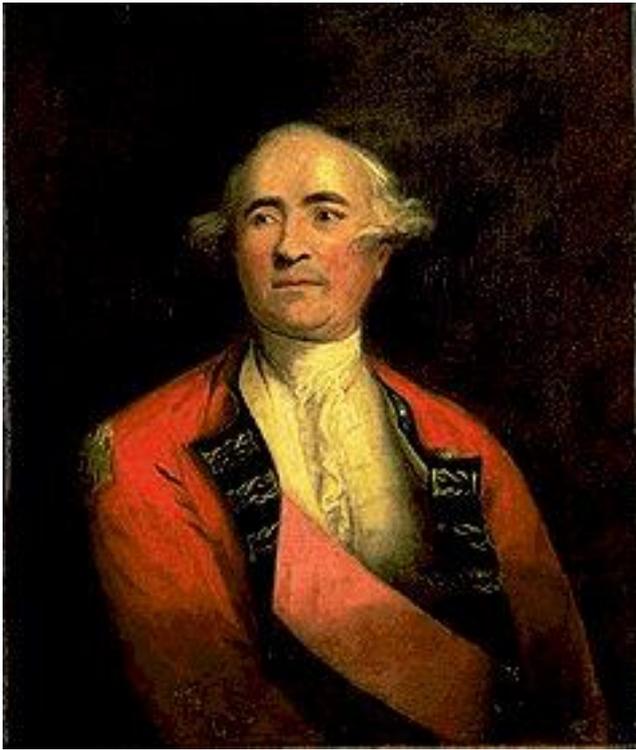
Le juge René-Ovide Hertel de Rouville (1720-1792), personnage puissant auquel s'attaqua Jautard

L'Académie de Montréal

- À l'automne 1778, alors que la *Gazette littéraire* était à peine née, l'arrivée de la nouvelle de la mort de Voltaire au printemps précédent (le 30 mai 1778), incita l'imprimeur et le journaliste à fonder l'Académie de Montréal, la première société de pensée créée en l'honneur de Voltaire en Amérique.

Un journal subversif

- C'en était trop. Le gouverneur général, un soldat britannique d'origine suisse, Frederick Haldimand, reçut une avalanche de protestations – dues principalement aux pouvoirs religieux de Montréal qui arguaient que le journal n'était que propagande révolutionnaire et subversive ; ils répandaient aussi les bruits les plus malveillants au sujet de l'Académie.



Frederick Haldimand (1718-1791), gouverneur général de la Province de Québec (1777-1784)

Encore emprisonné, en juin 1779

- Une sanction s'imposait. À la requête du supérieur des Sulpiciens, seigneur de Montréal, Étienne Montgolfier et de son homme de confiance, le juge René-Ovide Hertel de Rouville, le gouverneur ferma le journal le 2 juin 1779 – une journée seulement avant son premier anniversaire – et emprisonna Mesplet et Jautard ainsi que 500 autres personnes soupçonnées – mais jamais officiellement accusées – d'entretenir des pensées révolutionnaires, durant plus de trois ans. Il ne permit jamais de tenir procès.

Marie Mirabeau-Mesplet

- Quant à Marie Mirabeau-Mesplet (2^e épouse de Mesplet), elle fut la première femme à diriger une imprimerie au Canada : ce qu'elle fit pendant l'emprisonnement de son mari en 1779-1782.

Mesplet libéré en 1782

- Comme la Révolution tirait à sa fin, il était de moins en moins nécessaire de détenir les prisonniers. Libéré peu avant Jautard, Mesplet parvint enfin à Montréal en septembre 1782. Il décida alors de s'en tenir à l'imprimerie et de mettre de côté l'édition d'un journal. Toutefois, après trois ans, il pensa qu'assez de temps s'était écoulé pour qu'on ait oublié ses incartades.

La Gazette de Montréal

- Le 25 août 1785, six ans après son arrestation, il fit revivre la *Gazette littéraire* qui avait connu une mort prématurée. Cette fois, il l'appela *The Montreal Gazette* – *La Gazette de Montréal*, périodique bilingue (franco-anglais) d'information qu'il dirigea jusqu'à son décès, et qui existe encore aujourd'hui.

The Gazette

Division of Canwest Publishing Inc.

Un marché plus vaste

- Mesplet s'avéra d'abord prudent en excluant du journal tout sujet controversé et visa un plus large public. Le journal était bilingue : tout était rédigé dans les deux langues. Il voulait atteindre un plus grand marché en offrant des abonnements bien au-delà des limites de Montréal.

La fin de Jautard

- Dans cette *Gazette* ressuscitée, Mesplet semble être devenu son éditorialiste. Physiquement et moralement brisé par son incarcération, Valentin Jautard le seconda durant un moment mais seulement à titre de traducteur. Jautard, de son côté, ne dépendait plus de Mesplet, car en 1783 il avait épousé une riche veuve, plus âgée que lui, qui l'avait recueilli par pitié. Il mourut quatre ans plus tard.

Un journal bien accueilli

- Le journal fut bien accueilli par la population des deux rives du StLaurent jusqu'à Québec. Presque tous les citoyens importants de la province y étaient abonnés.

Endetté

- Dans sa carrière en Amérique, Mesplet avait pu compter sur un généreux bailleur de fonds, Charles Berger, un compatriote qu'il s'était associé à Philadelphie en 1774. Malgré son esprit d'entreprise et son acharnement, Mesplet était toutefois endetté en raison de son long emprisonnement. Il tenta de se faire rembourser par le Congrès américain les frais de son installation comme imprimeur officiel des colonies unies dans la province. Il n'obtint qu'une compensation dérisoire. Le Congrès ne se sentait pas obligé envers l'imprimeur qui avait déserté la Révolution pour la Couronne.

Ruiné

- Ses biens furent vendus à l'encan en 1785. Mais il ne fut jamais emprisonné pour dettes et les commerçants ne lui retirèrent jamais leur appui publicitaire. En janvier 1794, ses dettes actives s'élevaient à 6 087,13 livres et ses dettes passives à 21 279,14 livres (y compris les 7 200 livres dues à son associé Berger). Le 22 janvier 1794, Fleury Mesplet mourait à l'âge de 60 ans.

Marie-Anne Tison-Mesplet

- Sa (3^e) femme tenta de continuer l'œuvre de son mari. Marie-Anne Tison-Mesplet devint ainsi la première femme éditrice d'un journal au Canada. Après le décès de son époux, elle publia six numéros de la *Gazette de Montréal*. Le dernier numéro de la *Gazette* parut le 13 février 1794.

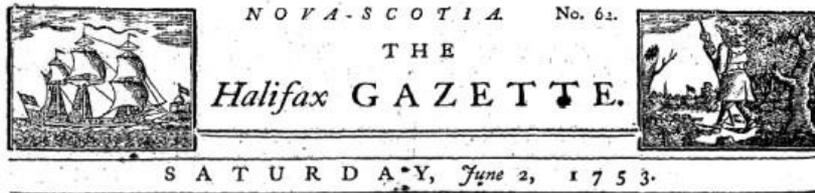
La *Montreal Gazette* ressuscitée

- Le journal ne reparut qu'un an et demi plus tard, alors qu'il avait été racheté par le maître de poste Edward Edwards et l'imprimeur Louis Roy. Le 16 juillet 1795, Edward Edwards annonçait publiquement : « Le soussigné, s'étant porté acquéreur de l'imprimerie appartenant à feu M. Mesplet, entend faire revivre immédiatement la *Montreal Gazette* anciennement publiée par lui. » Le premier numéro de la nouvelle *Gazette* parut le 3 août 1795.

Un bel héritage

- Bien que le lieu de sa sépulture ait depuis longtemps disparu, Mesplet laissa derrière lui un monument permanent. Il fut l'un des premiers éditeurs au Canada. Son journal ne fut pas le premier publié puisque *The Halifax Gazette* le précéda en 1752, ainsi que *The Quebec Gazette* en 1764. Par contre, ce fut le premier journal de Montréal et de plus, Mesplet avait introduit l'imprimerie dans la ville.

Des journaux plus anciens



From the LONDON GAZETTEER.

FOREIGN ADVICES.

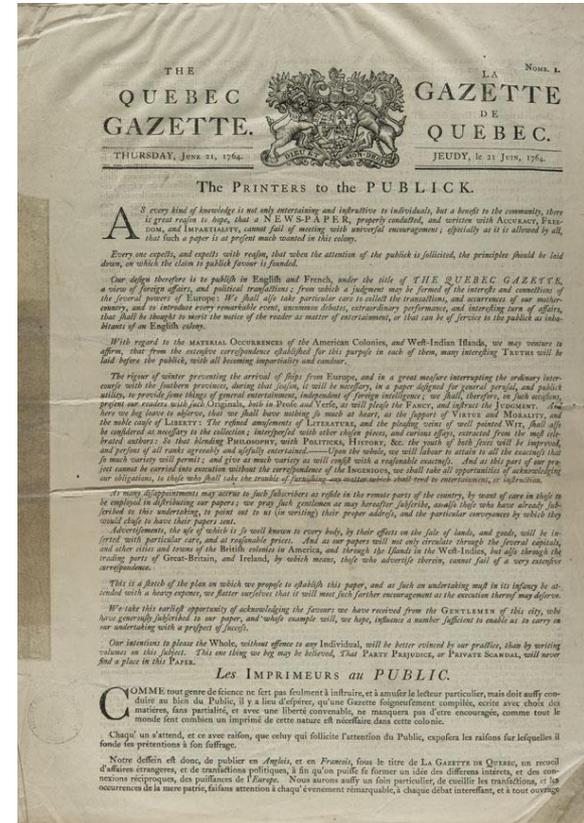
BY the Treaty concluded at Breda, the French engaged to cede to us (*English*) the Island of St. Christopher's, in the Manner and Form therein expressed: Nevertheless they began to abuse us, and instead of performing it according to the very Letter and true Meaning of the Article, they still from Time to Time, upon several unjust and frivolous Pretences, put off his Majesty's Commissioners that went to receive it; till seeing a Necessity to comply with us in so small a Matter, they after four Years bawling, were pleased to deliver it. But 'tis to be noted, That before the Delivery of it, they destroyed all the Plantations, plundered and carried away all that was portable, laid the whole Country waste, and left it in a such a Condition that if it had been never planted. And as

Moscow, Dec. 31. It is reported that a Body of 40 or 50,000 Men will soon be ordered to move.

Hannover, Jan. 2. We have just received Orders from London to complete the Troops of this Elector with all possible Expedition; to put the Towns and Fortresses on the Frontiers in a State of Defence; to fill the Magazines with the utmost Dispatch; and to provide for the Security of this Country in the most effectual Manner.

Wapponburg, Jan. 7. The Elector of Cologne has been for some time raising Men with the greatest Diligence in his Territories in Westphalia, making use sometimes even of Force. We are at a Loss to conceive what are his Motives for these Measures, as we cannot conceive against which Power he will employ his Troops. He doth not, surely, intend to force the City of Cologne to a Submission. That would be a Work of too great a Difficulty. Besides, tho' his Differences with that City remain on the same Footing; yet as they relate only to Points of Jurisdiction, they cannot authorize such violent Measures.

Dusseldorf, Jan. 7. The Elector Palatine has given Orders for



As every kind of knowledge is not only interesting and instructive to individuals, but a benefit to the community, there is great reason to think that a NEWS-PAPER, properly conducted, and written with ACCURACY, FREEDOM, and IMPARTIALITY, cannot fail of meeting with successful encouragement; especially as it is allowed to all, that such a paper is at present much wanted in this colony.

Every one expects, and ought with reason, that when the attention of the publick is solicited, the principles should be laid down, on which the claim is published, to be followed.

Our design therefore is to publish in English and French, under the title of THE QUEBEC GAZETTE, a view of foreign affairs, and political transactions; from which a judgment may be formed of the interests and condition of the several powers of Europe. We shall also take particular care to relate the transactions, and success of our military, and to introduce every remarkable event, uncommon debate, extraordinary performance, and interesting turn of affairs, that shall be thought to merit the notice of the reader as matter of entertainment, or that can be of service to the publick as substantials of an English colony.

With regard to the MATERIAL OCCURRENCES of the American Colonies, and West-Indian Islands, we may venture to affirm, that from the extensive correspondence qualified for this purpose in each of them, many interesting TEXTS will be laid before the publick, with all becoming impartiality and candour.

The request of writing preventing the arrival of ships from Europe, and in a great measure interrupting the ordinary intercourse with the former provinces, during that season, it will be necessary, in a paper designed for general perusal, and publick utility, to provide some things of general interest, independent of foreign intelligence; we shall, therefore, in such occasions, present our readers with such Originals, both in Prose and Verse, as will please the Fancy, and instruct the Judgment. And here we beg leave to observe, that we shall have nothing so much at heart, as the support of VIRTUE and MORALITY, and the noble cause of LIBERTY. The refined amusement of LITERATURE, and the pleasing scenes of well regulated Wit, shall also be considered as necessary to the cultivation; interspersed with other choice pieces, and various efforts, extracted from the most celebrated authors; so that blending PLEASURES, with POLITICS, HISTORY, &c. the reader's taste will be improved, and persons of all ranks agreeably and usefully entertained.—Upon the whole, we will labour to attain to all the ends that we justly may carry into effect, and give as much variety as will consist with a reasonable economy. And as this part of our project cannot be carried into execution without the correspondence of the subscribers, we shall take all opportunities of administering our obligations, in those who shall take the trouble of furnishing us with names shall tend to entertainment, or instruction.

As many discontents may arise in such subscribers as reside in the remote parts of the country, by want of care in this to be employed in advertising our papers; we pray such gentlemen as may hereafter subscribe, would take what have already subscribed in this undertaking, to point us to us (in writing) their proper address; and the particular conveniences by which they would chiefly to have their papers sent.

Advertisements, the use of which is so well known to every body, by their effects on the sale of lands, and goods, will be inserted with particular care, and at reasonable prices. And as our papers will not only circulate through the several capitals, and other cities and towns of the North continent in America, and through the Islands in the West-Indies, but also through the trading parts of Great-Britain, and Ireland; by which means, they will advertise those, who subscribe them, to a very extensive correspondence.

This is a sketch of the plan on which we propose to publish this paper, and as such an undertaking must in its progress be attended with a heavy expense, we flatter ourselves that it will meet such further encouragement as the execution thereof may deserve.

We take this earliest opportunity of acknowledging the favours we have received from the GENTLEMEN of this city, who have generally subscribed to our paper, and whose example will, we hope, influence a number sufficient to enable us to carry on our undertaking with a prospect of success.

Our intentions to please the Whole, without offence to any Individual, will be better received by our readers, than by writing volumes on this subject. This one thing we beg may be believed, THAT PARTY PREJUDICE, or PRIVATE SCANDAL, will never find a place in this PAPER.

LES IMPRIMEURS AU PUBLIC.

COMME tout genre de science ne sert pas seulement à instruire, et à amuser le lecteur particulier, mais doit aussi contribuer au bien du Public, il y a lieu d'espérer qu'une Gazette soigneusement compilée, écrite avec choix des matières, avec pureté de style, et avec une liberté convenable, ne manquera pas d'être encouragée, comme tout le monde sent combien un imprimé de cette nature est nécessaire dans cette colonie.

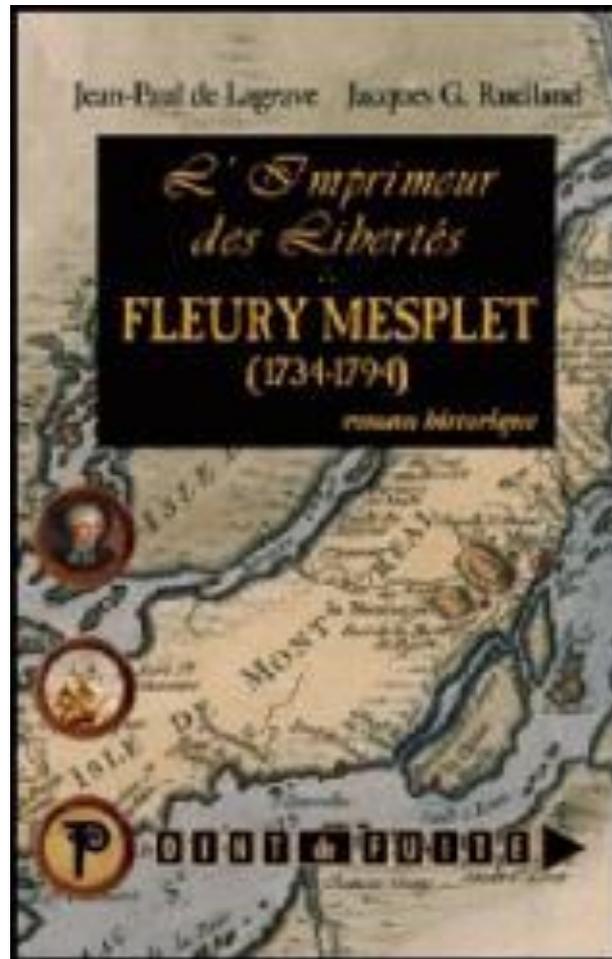
Chacun s'en attend, et ce avec raison, que celui qui sollicite l'attention du Public, exposera les raisons par lesquelles il fonde ses prétentions à son suffrage.

Notre dessein est donc de publier en Anglois, et en François, sous le titre de LA GAZETTE DE QUEBEC, un recueil d'affaires étrangères, et de translations politiques, à fin qu'on puisse se former un idée des différens intérêts, et des opérations réciproques, des puissances de l'Europe. Nous aurons aussi un soin particulier, de cueillir les transactions, et les occurrences de la mere patrie, sans faire attention à chaque événement républicain, à chaque objet intéressant, et à tout ouvrage

Passer à la postérité

- Benjamin Franklin dit un jour : « Si vous voulez passer à la postérité, laissez des écrits qu'on lira ou faites en sorte qu'on veuille lire vos accomplissements. » Fleury Mesplet ne fut pas oublié après sa mort. Ce qu'il a accompli est digne de mention, même plus de deux cents ans après sa mort. Une place de Montréal, dans le Vieux-Montréal (au bout de la rue de la Commune), porte son nom. Valentin Jautard a aussi une place à son nom, rue Frontenac, face aux bureaux du *Journal de Montréal*.

L'Imprimeur des Libertés



La diffusion des Lumières

- La *Gazette littéraire*, en plus d'être le premier périodique littéraire au Canada, diffusa le premier de façon systématique les idées des Lumières, en particulier celles de liberté de pensée et de liberté d'expression. La *Gazette de Montréal* prit la relève, mais en élargissant son contenu par l'information.

Les droits de l'homme

- Le second journal de Mesplet entreprit des campagnes en faveur de réformes, entre autres du système seigneurial et de l'enseignement. Il donna d'amples informations et commentaires sur la Révolution française, celle de la *Déclaration des droits de l'homme* et de la naissance de la république. Au mois d'août 1793, la publication d'un long commentaire « philosophique » contre la superstition et la tyrannie conduisit au boycott de la *Gazette de Montréal* par les postes royales. Limité dans sa diffusion, le journal continua à fournir des informations favorables à la Révolution française, malgré l'état de guerre entre la France et l'Angleterre, jusqu'au dernier numéro imprimé par Mesplet, le 16 janvier 1794.

La Révolution française (1789-1799)



La liberté de pensée

- La liberté de pensée est née à Montréal en 1776, lorsque Fleury Mesplet y a installé ses presses. Depuis sa naissance, elle a sans cesse souffert des manœuvres entreprises par l'Église et par l'État pour l'étouffer, mais sans jamais mourir complètement. Il était courant, au XVIII^e siècle, que le pouvoir en place musèle la presse lorsque celle-ci ne servait pas ses desseins. La même situation prévalait d'ailleurs en France et en Europe en général.

En France, sous l'Ancien Régime

- La liberté de la presse n'existait pas sous l'Ancien Régime : colportage, librairie et imprimerie étaient placés sous le double contrôle du Bureau de la librairie et de l'Église. Ce système, déjà difficilement appliqué, fut ébranlé par l'arrêt du Conseil d'État du 5 juillet 1788 : le roi invitait ses sujets à lui envoyer leurs avis sur la forme des États généraux convoqués pour 1789. Dès les mois d'avril et mai 1789, les premiers journaux non autorisés (ceux de Mirabeau, Brissot et Barrère) osèrent paraître. L'administration tenta en vain de les interdire ; des flots de pamphlets et de périodiques submergèrent bientôt ce qui restait de censure royale et religieuse.

En France : la liberté légitimée

- Après le 14 juillet 1789, les autorités proclamèrent la légitimité de la liberté de la presse tout en réprimant les écrits calomnieux et en rendant obligatoire la mention du nom de l'imprimeur, de l'auteur et du rédacteur.

En France : la fin de la censure préalable

- L'article 11 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* du 26 août 1789 confirma la fin de toute censure préalable : « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement ; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. » Ce régime de liberté resta la règle durant toute la période révolutionnaire ; les restrictions furent toujours considérées comme des mesures de circonstance.

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789)



En France : la censure ressuscitée

- La censure réapparut cependant à la faveur de débats sur la notion d'« abus » de la liberté ; devenue licencieuse, celle-ci porterait atteinte aux bonnes mœurs et à la vie privée. Afin de définir la limite entre liberté et licence et d'ôter tout caractère pénal aux délits de presse, Sieyès proposa, le 20 janvier 1790, l'institution d'un jury de journalistes et de juristes chargé d'arbitrer les litiges. Ce système échoua.



Abbé Emmanuel-
Joseph Sieyès
(1748-1836)

En France : la censure politique

- La censure prit une forme politique en 1790 : des journaux royalistes furent brûlés au Palais-Royal et Marat décrété de prise de corps par la municipalité de Paris le 29 janvier 1790 ; le Club des cordeliers dénonça les écrits contre-révolutionnaires ; le *Journal du Cercle social* publia le courrier des lecteurs qui signalaient les écrits contraires à la Révolution ; Roland, ministre de l'intérieur, créa le « Bureau de l'esprit public » pour surveiller la presse et diffuser les « bons écrits » dans les provinces ; enfin, le réseau des clubs jacobins constitua un puissant moyen de prosélytisme des idéaux révolutionnaires, mais aussi un efficace instrument contre les publications des « aristocrates ».

En France : une censure non votée

- Après la fuite du roi et la naissance de la revendication républicaine, des mesures juridiques d'interdiction de journaux furent décrétées : le *Journal du Club des cordeliers*, *La Bouche de fer* et *Le Républicain* se virent condamnés à disparaître et leurs auteurs pourchassés. À la suite de la chute du roi, le 10 août 1792, les périodiques royalistes furent à leur tour interdits et leurs auteurs victimes de la première Terreur : Suleau, massacré et Du Rozoi, exécuté. Aucune mesure générale de prohibition ne fit cependant l'objet d'un vote, le projet de constitution girondine et la Constitution de 1793 réaffirmant le principe de l'entière liberté de la presse.

En France :

le retour d'une presse modérée

- Pourtant, elle n'échappa pas à la législation révolutionnaire : dès le 4 décembre 1792, quiconque proposerait de rétablir la royauté subirait la peine de mort ; le 16 décembre 1792, le même châtement s'appliquerait à la remise en cause de l'unité de la République, de même que, le 18 mars 1793, à toute proposition de « loi agraire » et, le 29 mars 1793, à toute incitation au meurtre et à la violation des propriétés. Après la chute des girondins, les incitations au « fédéralisme » furent illégales. La loi des Suspects, du 17 septembre 1793, consacrait son article II à la répression des écrits contre-révolutionnaires. Enfin, le décret du 14 frimaire an II (5 décembre 1793) qui organisait le gouvernement révolutionnaire prohibait toute publication critiquant la concentration des pouvoirs entre les mains du Comité de salut public. Le 9 thermidor an II vit le retour en force de la presse royaliste et modérée, la proposition du rétablissement de la royauté restant cependant interdite après le 1^{er} fructidor an III (1^{er} mai 1795).

En France : la presse muselée

- La Constitution de l'an III réaffirma solennellement le principe de la liberté limitée de la presse. Mais le Directoire eut néanmoins recours à des mesures restrictives, le plus souvent contre la presse royaliste. Après le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), 31 journaux royalistes furent interdits, 51 rédacteurs déportés et la presse mise sous contrôle policier pour un an. Le Directoire tenta également de limiter la diffusion des journaux par des moyens indirects : augmentation du port, monopole de la poste, droit de timbre sur les périodiques.

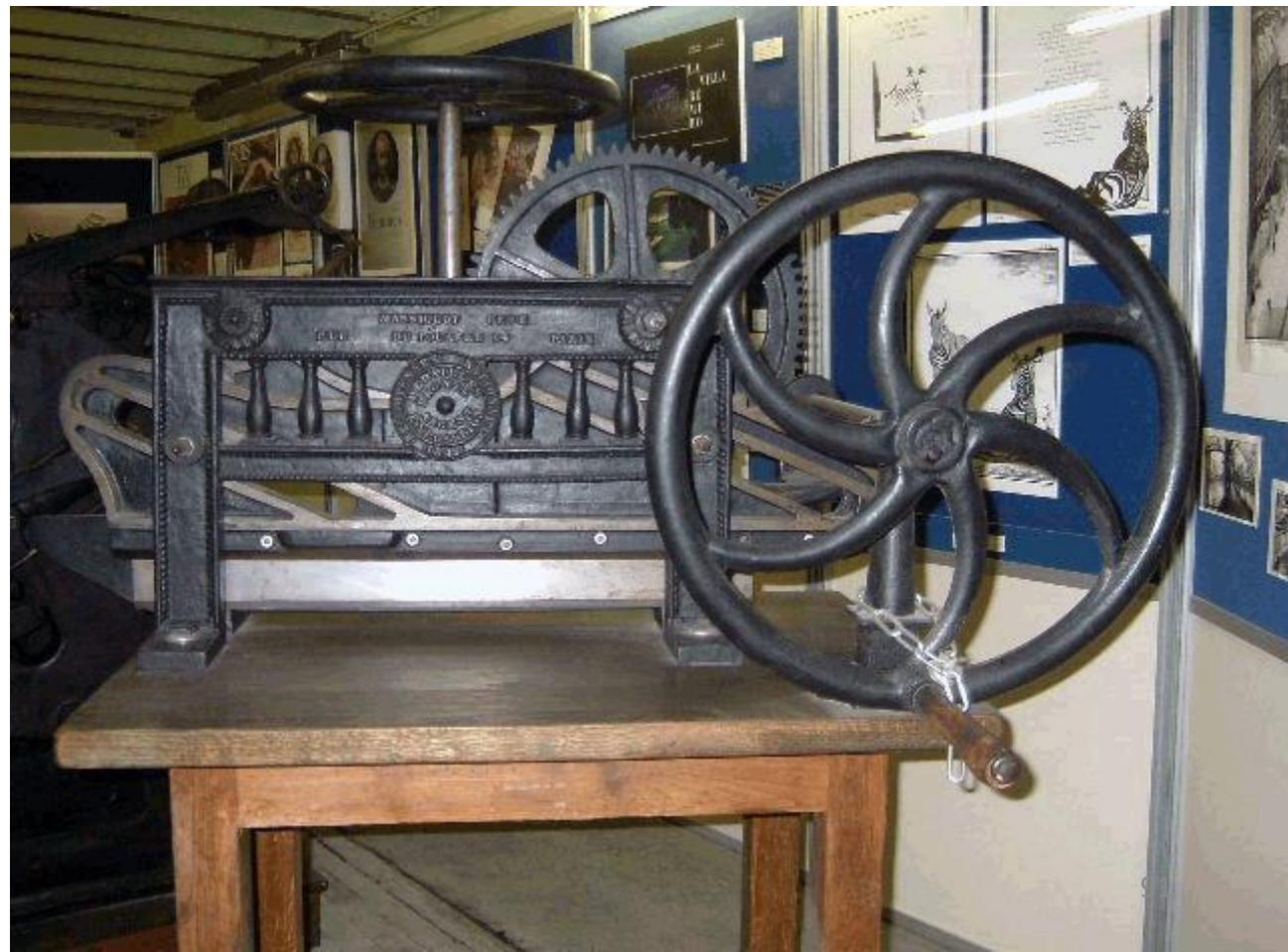
En France :

le retour de la censure préalable

- Ce fut le Consulat qui modifia radicalement la doctrine officielle à l'égard de la censure : après quelques mois de relative liberté, Bonaparte ordonna le retour de la censure préalable. L'arrêté du 27 nivôse an VIII (17 janvier 1800) promulgua une liste de 13 journaux autorisés, tous les autres étant proscrits. Cela équivalait à renoncer à la liberté comme principe général de législation et à assurer le contrôle absolu de l'État sur la presse. La profusion de journaux de toutes sortes disparut aussitôt, mettant ainsi un terme à l'un des caractères les plus originaux de la vie politique depuis 1789. La liberté de la presse avait vécu sa première vie.

Ici comme ailleurs, la guillotine des imprimeurs

- Ce n'est pas sans cynisme que les imprimeurs appellent encore maintenant « guillotine » la machine – le « massicot » comme ils disent parfois improprement – qui leur sert à couper les rames de papier : ils savent depuis longtemps que la guillotine peut aussi bien couper la tête qui pense que le papier ou la pensée qui y est imprimée.



« Je me souviens »

- Au Québec, la liberté d'expression et celle de la presse furent suspendues à maintes reprises. Faut-il rappeler toutes les lois spéciales qui, depuis deux cents ans, ont été promulguées pour museler les consciences ? Faut-il aussi rappeler les manœuvres des ultramontains pour faire triompher leurs idées religieuses ou politiques ? L'ouverture des premières écoles publiques ne se fit pas sans combat, pas plus que les tentatives de l'Institut canadien pour éveiller les esprits. Rappelons-nous l'affaire Guibord.

La désinformation

- Au XX^e siècle, combien de fois avons-nous appris que l'on nous avait caché tel ou tel événement, que telle erreur d'un politicien avait été étouffée, que les lecteurs de tel journal ou les habitants de telle région avaient été volontairement trompés ? Les exemples ne manquent pas. Derrière chacune de ces histoires se cache une tentative de museler la liberté d'expression.

Le monopole des médias

- Aujourd'hui, la liberté de pensée doit faire face au monopole des médias : sous une direction unique, une multitude de journaux et de magazines distillent à satiété les mêmes nouvelles, les mêmes points de vue à travers tout le pays. Les nouvelles sont souvent tronquées, biaisées, dirigées dans un sens ou dans un autre, au mépris de la plus élémentaire honnêteté envers l'intelligence du lecteur. Il arrive souvent que les articles rédigés par un journaliste soient censurés ou retravaillés afin de faire passer un message qui n'était pas celui de leur auteur. Alors que la plus noble tâche de l'écrivain est de faire grandir son lecteur, les médias s'acharnent à l'abrutir de nouvelles insignifiantes ou idéologiquement orientées.

La liberté de la presse, un droit absolu

- Depuis quelques décennies, les multinationales ont remplacé les gouvernements dans la détermination des limites à imposer aux diverses formes de liberté ; ce changement de garde justifie-t-il que l'on fasse revivre à la liberté de la presse les malheurs qu'elle connut dans sa première vie ? Et si, pour une fois, les gouvernements, chartes des droits et libertés en main, s'en mêlaient en prenant le parti non des acteurs ou des groupes de pression, fussent-ils milliardaires, mais de la liberté elle-même, que se passerait-il ? Il est probable que tout le monde protesterait, car la liberté de la presse ne souffre pas d'être prise en charge, ni par un gouvernement, ni par une multinationale, ni par quiconque : elle est l'affaire de tout le monde, un droit absolu.

L'éducation du public

- C'est pourquoi je crois que la meilleure garantie de la liberté d'expression est encore l'éducation du public. Le grand public doit être sensibilisé aux manœuvres de la désinformation. Si nous avons quelque chose à faire individuellement, c'est à mettre en garde nos enfants, nos voisins et nos amis contre les dangers d'une trop grande crédulité et d'une naïveté qui ne sert, finalement, que ceux qui ne voient dans la presse et les médias que des outils au service de leur propre cause.

Partant de ces principes, l'exposition

- L'exposition *La presse entre le papier et la pensée/The Printing Press between Paper and Thought*, que vous pouvez visiter dans la salle des Découvreurs de la Bibliothèque publique de Beaconsfield, fait suite aux considérations qui viennent de vous être exposées. Elle retrace en effet une longue réflexion faite récemment par des imprimeurs et des designers graphiques sur les possibilités qu'ils ont, comme artistes-créateurs, d'exprimer leurs propres valeurs par l'Imprimé, aussi bien au niveau du contenu que du graphisme.

Une suite de colloques

- Le Musée de l'Imprimerie du Québec, qui désire avant tout être un musée « vivant », a mis en œuvre, simultanément, deux grands projets, l'un théorique, l'autre, plus pratique.

Le projet théorique : des colloques

- Le premier projet consistait à organiser, avec des historiens des idées et des spécialistes de l'histoire de l'imprimerie, une réflexion de fond sur le rôle passé et actuel de la liberté d'expression dans l'imprimé, afin d'entrevoir l'avenir de celui-ci et de déterminer s'il convient encore de soutenir que « l'imprimé n'est pas mort ». Six colloques annuels furent ainsi tenus à l'UQAM entre 2008 et 2014, et leurs actes furent publiés sous la forme de livres par le Musée de l'imprimerie du Québec, en partenariat avec le Centre d'histoire de Montréal.

Le projet pratique : l'utilisation de la typographie expérimentale dans le design graphique

- Depuis ses débuts, le Musée de l'imprimerie a développé une excellente relation avec les responsables du secteur du design graphique de l'UQAM. En fréquentant l'atelier de typographie du musée et en y travaillant, les étudiants et les étudiantes inscrits dans les cours de design graphique à l'UQAM avaient la chance de « revenir aux sources » de leur métier, de retrouver le caractère, la lettre, dans toute l'essence de nouveauté qu'elle avait au moment où Gutenberg inventa l'imprimerie « moderne », en 1436.

L'exposition La presse entre le papier et la pensée/The Printing Press between Paper and Thought 1/2

- L'exposition bilingue qui se tient durant le mois de février dans la salle des Découvreurs de la Bibliothèque publique de Beaconsfield parle de ces deux projets. D'une part, les six colloques y sont brièvement présentés. Le titre de chacun des six livres constituant les actes de ces colloques commence par une date, celle d'une année-charnière dans l'histoire de la presse au Québec, soient les années 1776, 1811, 1870, 1916, 1968 et 1981, choisies par les organisateurs de ces colloques et directeurs de l'édition des actes.

L'exposition La presse entre le papier et la pensée/The Printing Press between Paper and Thought 2/2

- D'autre part, l'application des règles de la typographie expérimentale au design graphique a donné lieu, depuis 2011, à de nombreuses expériences menées par les étudiants de l'UQAM (principalement des femmes) dans l'atelier du musée. Une de ces expériences est décrite dans cette exposition et les résultats en sont exposés. L'exposition est par ailleurs embellie par douze affiches dues à l'imagination et au labeur de ces étudiant-e-s au fil des ans.

Rappel historique : 1436

- Dans l'histoire de l'imprimerie, 1436 est certainement la première et la plus importante date. C'est l'année des premiers essais d'impression de Gutenberg (1398-1468) à Mayence, la naissance de l'imprimerie, mais qui exigera encore plusieurs perfectionnements avant de devenir vraiment fonctionnelle. À la fin du xv^e siècle, trente ans seulement après la mort de Gutenberg, 237 villes européennes ont déjà un atelier typographique.

Rappel historique : 1764

- Au Canada, la première presse à imprimer n'apparaît qu'en 1764, après la Conquête ; nous sommes sous le régime anglais, 296 ans après la mort de Gutenberg. Antérieurement, sous le régime français, les autorités politiques et le clergé catholique redoutent cette diabolique invention, source de velléités libertaires. Toutefois, lorsque les Anglais l'importent, ce n'est pas pour en perdre le contrôle ; c'est seulement pour imprimer les édits du gouverneur : c'est la *Gazette de Québec* qui, quoiqu'à la solde du pouvoir, publie néanmoins en 1789, et à trois reprises, des extraits et une fois le texte intégral de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* proclamée la même année à Paris. Cette publication de la *Déclaration* montre certes bien l'influence à la fois virale et grandissante des idées révolutionnaires de la philosophie des Lumières, jusque sur nos rivages, mais ne fait pas de la *Gazette de Québec* un journal d'opinion.

1776 1/2

- Comme nous l'avons vu, la liberté d'expression au Québec est née dans l'atelier de Fleury Mesplet, rue Capitale, à Montréal, en 1776. Mesplet ne cessa de lutter pour la liberté de pensée et le progrès de la raison. C'est à juste titre qu'on le considère comme le diffuseur des Lumières au Québec. À partir 1776 vont se multiplier les imprimeries et les journaux, et se répandre dans tout le Québec. Les journaux vont vite devenir des outils essentiels à la propagande de tous les gouvernements et de tous les partis politiques ; ils seront désormais de redoutables moyens d'informer l'opinion publique, de la façonner ou de la manipuler et même de la désinformer.

1776 2/2

- Permettez-moi de vous présenter ce livre intitulé *1776 : naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal*, qui vous donne une vision claire et rigoureuse du le Siècle des Lumières à Montréal et de l'œuvre de Fleury Mesplet.
- Publié en 2008 dans le cadre de l'événement *Montréal d'idées et d'impression* et d'un premier colloque d'une série de six, portant sur l'histoire de la presse écrite au Québec et organisé par le Petit Musée de l'impression, maintenant Musée de l'Imprimerie du Québec, cet ouvrage célèbre l'indépendance d'esprit et la foi en la Raison, des valeurs chères aux pionniers de l'imprimerie à Montréal en 1776. J'ai dirigé la publication de cet ouvrage qui constitue en fait les actes du colloque de 2008.

1811 1/3

- Durant tout le XIX^e siècle, la philosophie des Lumières constituera un « savoir polémique » entre l'Église catholique et la bourgeoisie francophone et laïque qui y puise les fondements idéologiques de son projet de société. Dans un premier temps, le clergé condamne cette pensée en chaire, dans des mandements et aussi, à l'occasion, dans la presse. Toutefois, l'élite libérale francophone qui, forte du pouvoir de la parole et disposant d'effectifs plus nombreux, réussit dans un premier temps à imposer sa vision et parvient à régner sur l'opinion publique. En effet, entre 1815 et 1840, ce sont les hommes de profession libérale qui dominent la culture politique de la colonie : ils forment en moyenne (...) 74 % de la députation à la Chambre.

1811 2/2

- Après l'Union cependant, le clergé se dotera des moyens pour combattre les tenants du libéralisme sur leur propre terrain et fondera notamment des journaux. Commence alors la véritable lutte entre l'Église et les élites libérales pour imposer leurs valeurs dans le champ de l'opinion publique francophone. Cependant, durant la première moitié du siècle, l'opposition des élites libérales, qui doivent négocier leur place au sein du gouvernement représentatif, s'exerce d'abord contre le pouvoir colonial. C'est ainsi dans l'action politique et à la faveur du libéralisme britannique que la bourgeoisie de profession développe une vision axée sur la laïcisation de la société.
- Le livre intitulé *1811 : de Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d'une parole publique francophone*, dirigé par Nova Doyon après la tenue du colloque éponyme en 2009, explique très bien comment, au début du xix^e siècle, les journaux, prenant modèle sur le premier d'entre eux – la *Gazette du commerce et littéraire* (1778-1779) de Mesplet – sont devenus les vecteurs de la parole publique francophone, le lieu de l'affirmation d'une identité nationale.

1811 3/3

- Durant la période allant de la mort de Mesplet (1794) à 1839, on voit grandir et se développer une parole francophone dans un espace public naissant largement dominé par les journaux de langue anglaise. 121 nouveaux périodiques sont fondés dans la province. Vous comprendrez que je ne les énumère pas tous ici. Retenons simplement des titres comme *Le Canadien*, *Quebec Mercury*, *Montreal Herald*, *L'Aurore*, *L'Abeille canadienne*, *La Gazette des Trois-Rivières*, *Le Courrier du Bas-Canada*, *Le Spectateur canadien*, *The Canadien Spectator*, *La Minerve*, etc.
- Il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour que la presse commerciale supplante la presse politique. Mais la parole publique aura eu un siècle pour conquérir un lectorat acquis d'avance et pour s'implanter dans les consciences et dans les mœurs au point de devenir l'instrument privilégié de la liberté d'expression.

1870 1/2

- Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'imprimerie évoluera également, troquant des outils et des méthodes d'impression relativement artisanaux pour des moyens permettant la production de journaux à grand tirage. Marquées par l'industrialisation, l'urbanisation et les changements technologiques, les années 1841 à 1915 sont caractérisées par le déclin de la presse politique partisane, réalisée de façon artisanale, au profit de la presse d'information de masse à grand tirage. Ainsi, lorsque le journal *Le Devoir* est fondé en janvier 1910, on compte huit grands quotidiens publiés à Montréal : quatre en anglais, trois en français et un en yiddish.
- Alors capitale industrielle du pays, Montréal participe aux grandes transformations que subissent l'imprimerie et le journalisme. Les thématiques abordées par les auteurs [de ce livre-ci] témoignent de la vitalité de Montréal dans des sphères variées : les conditions de travail des imprimeurs à l'époque de la révolution industrielle et la création des syndicats, les aspects techniques et iconographiques des illustrations dans la presse québécoise, les livrets de caractères typographiques de l'imprimerie Lovell & Gibson, les conséquences de l'évolution de la presse d'opinion à la presse d'information générale, et de la naissance du journal *Le Devoir*.

1870 2/2

- C'est ce dont rend compte le livre intitulé *1870 : du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*, dirigé par Éric Leroux, issu du colloque de 2010.
- Au seuil du XX^e siècle, les journaux vont devoir faire face à la concurrence de nouveaux médias d'information et de propagande que seront le cinéma et la radio. Ce sera la fin d'un monopole. C'est l'année 1916 qui marque le début de cette ère nouvelle.

1916 1/2

- À Montréal, la première moitié du xx^e siècle représente une période dorée pour les quotidiens à grand tirage et pour de nouveaux médias, le cinéma et la radio, qui rejoignent un public grandissant. Dans cet environnement, la presse périodique est-elle condamnée à disparaître ?
- Les études rassemblées dans l'ouvrage dirigé par Frédéric Brisson, *1916 : la presse au cœur des communautés*, après la tenue du colloque de 2011, démontrent au contraire que l'imprimé demeure un moyen privilégié pour rejoindre différentes communautés de lecteurs. Plus de quarante nouveaux périodiques apparaissent chaque année durant les décennies 1920 et 1930.
- En permettant à leurs lecteurs d'obtenir des informations et de s'identifier à un courant de pensée, à un loisir, à une appartenance religieuse ou à une profession, de courageux éditeurs jouent un rôle rassembleur.

1916 2/2

- Durant la Deuxième Guerre mondiale, plus que jamais auparavant, ils doivent aussi composer avec les contraintes d'une censure politique devenue très rigide. Les parcours des éditeurs Gustave Francq, Hirsch Wolofsky, Roméo Beaudry et Jean-Charles Harvey s'avèrent fascinants à plus d'un titre.
- Après la Deuxième Guerre mondiale, la presse subira d'autres révolutions tant idéologiques que techniques. En même temps que la remise en question de toutes les valeurs morales traditionnelles, l'imprimerie verra arriver l'informatique, fossoyeur de la typographie, de la linotype et de l'offset. Nous sommes en 1968.

1968 1/2

- À la sortie de la Deuxième Guerre Mondiale, le Québec connaît une grande prospérité. La Révolution Tranquille vient couronner la modernisation du Québec. La scolarisation fait de grands pas, favorisant la lecture. L'imprimerie connaît aussi de grandes transformations. Le plomb cède le pas à l'offset, la linotype est en voie d'être remplacée par la photocomposition et la composition informatisée.
- Les journaux changent. De l'intérieur, ils s'ouvrent à des acteurs sociaux auparavant délaissés et, d'autre part, de nouveaux médias alternatifs offrent des possibilités nouvelles à la parole publique. Les journaux étudiants universitaires, d'abord sobres et scolaires, deviennent de plus en plus politisés pour finalement pencher franchement à gauche.
- La bande dessinée québécoise connaît une deuxième naissance alors que le milieu réorganise la production des BD et obtient la reconnaissance du public. Si le monde du livre se trouve fort mal en point au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, la carrière d'André Dussault permet de comprendre comment la filière se reconstruit. Il fut l'un des éditeurs les plus actifs pendant la guerre et un libraire aux pratiques novatrices.

1968 2/2

- Les listes de best-sellers accompagnent les changements dans la société. Au début, la culture classique et les références à la France s'imposent, mais en fin de période, les best-sellers internationaux et une production québécoise renouvelée s'affrontent pour attirer l'attention d'un lectorat devenu plus nombreux.
- Cette époque est brillamment décrite dans le livre dirigé par Claude Martin après la tenue du cinquième colloque, *1968 : l'édition en ébullition*.
- La typographie est morte. Que restera-t-il d'elle ? La réponse viendra plus tard. En attendant les changements technologiques ne feront pas qu'influencer le contenu des journaux. Ils auront rapidement un effet majeur sur les moyens de diffusion de l'information, de la culture et de la vie quotidienne de tous les êtres humains. Rendons-nous en 1981.

1981 1/2

- L'impact de la numérisation commence à devenir visible aux yeux de tous dans les années 1980 surtout parce que les médias établis, presse écrite, radio et télévision sont fortement bousculés par elle.
- L'écologie médiatique est alors secouée par la câblodistribution et les satellites. Quelques années plus tard, elle va littéralement implorer avec l'arrivée d'un nouveau média, l'Internet qui tasse et aspire à la fois les vieux médias et les télécommunications. Car le numérique rend possible la convergence, celle qui fait qu'un même message, une fois codée en 0 et 1, peut être diffusé sur papier, à la radio, à la télé, et sur tout plein de sites dans l'Internet.
- Cette convergence va aussi provoquer une fièvre de concentration de la propriété des médias dans les pays occidentaux, au Canada, et au Québec. Le numérique facilite aussi le mélange des contenus informationnels avec les contenus publicitaires ou ludiques.

1981 2/2

- Quant à elle, l'industrie de l'imprimerie sur support papier s'est fait couper l'herbe sous le pied par les formes d'impression sur supports numériques. Cette industrie est aujourd'hui en déroute même s'il y a des imprimeurs qui commencent à voir le bout du tunnel parce que les possibilités d'imprimer sont, en même temps, diversifiées et démultipliées par l'informatique.
- C'est ce qu'explique l'ouvrage dirigé par Henri Assogba et François Demers, *1981 : la révolution numérique, imprimeurs et journalistes face à la convergence*, publié en 2014 après la tenue du sixième et dernier colloque organisé par le Musée de l'Imprimerie du Québec sur l'histoire de la presse au Québec.

2020 1/2

- Et maintenant ? Contrairement aux prévisions alarmistes que l'on pouvait faire il y a encore une dizaine d'années, l'imprimé n'est pas mort. Au contraire, il connaît actuellement un regain de popularité.
- La première cause de cette renaissance – qui ne sera peut-être qu'un feu de paille – est probablement le fait que les moyens de communication numériques n'ont pas conquis tout le monde ; beaucoup de gens utilisent certes les téléphones cellulaires pour communiquer, mais peu s'en servent pour s'informer des faits d'actualité. Beaucoup de gens aiment avoir des écouteurs dans les oreilles, mais c'est pour écouter de la musique, pas les informations radiophoniques.
- La deuxième cause de cette renaissance est peut-être que la mort de l'imprimé a été prématurément annoncée par ceux qui la souhaitent un peu trop. Il se trouve que les babyboomers ont décidé de vivre longtemps ; ils sont encore très nombreux et sont en général très attachés au papier ; ils aiment lire un livre en papier comme ils aiment lire les nouvelles dans un journal, même si l'encre de celui-ci leur tache les doigts. Ils ne s'y retrouvent pas tous très bien dans leurs téléphones intelligents et ne s'en servent que pour des opérations très rapides, certes pas pour réfléchir sur l'avenir de la planète.

2020 2/2

- La troisième cause de cette renaissance est peut-être liée à la précédente. Les petits-enfants des babyboomers, la génération y comme on l'appelle, ou les milléniaux, est très consciente d'être née dans une ère de changement radical des valeurs, des mœurs et des institutions.
- La plupart des milléniaux veulent savoir d'où viennent leurs multiples moyens électroniques de communication, comment on faisait avant et quels sont les avantages et les inconvénients de ces moyens. Ils sont ainsi sensibilisés à l'histoire et savent que pour comprendre le présent et entrevoir l'avenir, il faut examiner le passé.

La typographie expérimentale 1/4

- C'est exactement ce que fait maintenant la typographie expérimentale, qui se développe tel un nouvel avatar de la typographie classique : elle enseigne la typographie aujourd'hui comme elle s'enseignait dans les années 1950, avec des caractères en plomb ou en bois, une impression sur presse à platine ou sur un tire-épreuve, et permet au jeune designer graphique de vivre les affres du métier de typographe : les problèmes de composition des textes, de mise en forme, de régularité de l'encrage, de maculage du papier, de repérage recto-verso, de la gestion des impressions en couleurs, etc., etc.
- De ce voyage extraordinaire dans le passé, les jeunes designers graphiques – parmi lesquels se trouvent beaucoup de femmes – retirent une vision renouvelée de leur métier. Et cela fait de meilleurs designers, comme la connaissance de l'histoire de votre pays peut faire de vous un meilleur citoyen dans la mesure où vous aurez plus d'éléments pour apprécier les faits actuels.

La typographie expérimentale 2/4

- Comme le montre cette exposition, depuis la fonte de types et la fabrication de la presse à imprimer par Gutenberg au XV^e s., les procédés d'impression ont évolué. Au XX^e s., les journaux disposaient de presses offset modernes à grands tirages. En 1980, l'informatique enterrait la typographie. Aujourd'hui, le numérique remplace les anciens procédés. Parallèlement à ces progrès techniques, un secteur des arts graphiques a toujours favorisé la culture par le design des caractères d'imprimerie et de l'expression intellectuelle en agissant simultanément sur deux plans, la vision et la pensée : c'est la typographie expérimentale – d'une part, la « création d'une nouvelle police de caractères » et, d'autre part, l'« utilisation de celle-ci dans la mise en page, ce qui remet en cause la relation typographe/lecteur, suscitant une renégociation constante du processus de communication suivant un schéma qui va de l'inhabituel à l'habituel » (Teal Triggs. *La Typographie expérimentale*. Paris : Thames & Hudson, 2004, p. 7-8).
- Après les *Calligrammes* (1918) d'Apollinaire et les poèmes de Mallarmé, la recherche graphique s'est mondialisée. En 1963, le Français Robert Massin réinterprétait *La Cantatrice chauve* d'Ionesco en attribuant, dans le livret, une police différente à chaque acteur. De 1984 à 2005, le magazine californien *Emigre* était un forum de discussion pour graphistes avant-gardistes.

La typographie expérimentale 3/4

- L'École de design de l'UQAM tente depuis 1974 de transgresser les règles afin de transmettre des messages des plus subtils. Partenaire du Musée de l'Imprimerie du Québec (MIQ) depuis 2010, elle multiplie les expériences comme celle qui consista, en 2011, à demander à quelques écrivains des textes « inspirants » portant sur l'imprimerie, et à des duos d'étudiants en graphisme de « traduire » graphiquement ces textes en affiches. J'étais un de ces auteurs. Parmi les trois textes que j'avais proposés, seul celui qui était intitulé « Le bois Hermès » fut choisi. Les étudiants étaient regroupés en équipes de deux. Mon texte fut choisi par trois équipes différentes. L'exposition vous montre les trois affiches nées du passage de mon texte dans la tête de ces étudiants. Les moyens de création mis à leur disposition étaient évidemment limités aux outils de la typographie classique : caractères en plomb ou en bois, impression typographique, surimpression manuelle en cas de couleurs multiples, etc.

Le bois Hermès

- Véritable Hermès de la Renaissance, le bois est un puissant messenger de la pensée. Lorsqu'un caractère de bois est choisi par le typographe, ce n'est pas pour jouer le rôle d'une nature morte ; c'est au contraire pour réifier les pensées les plus profondes de l'être humain.
- Le caractère de bois, taillé dans les arbres les plus durs, le merisier, le chêne, le hêtre, tel Hermès transmet les idées des dieux aux hommes.
- À travers le caractère ne passe pas seulement la cogitation individuelle ; c'est toute la pensée collective, la culture, la civilisation que reçoit le lecteur. Grâce à son art, le typographe n'est pas que le vil répétiteur de la pensée d'autrui ; il est d'abord l'Hermès de tout le savoir humain.
- À l'instar du plomb typographique, le bois peut aussi bien servir à composer une déclaration de guerre qu'une lettre d'amour, à prêcher l'espoir au lieu de montrer le malheur. Valéry l'écrivait bien en caractères de pierre sur le frontispice du Palais de Chaillot en 1937 : « Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor ; que je parle ou me taise ; ceci ne tient qu'à toi ; ami, n'entre pas sans désir. » Pourquoi ne pas l'écrire en bois ?

a donné ceci...

il
dépend
de
celui
qui
passe,



que
je
sois
tombe
ou
trésor,



que
je
parle
ou
me
taise.



« Le bois », affiche n° 9, de Gabrielle Lamontagne-Bluteau et Nadine Brunet, inspirée du texte « Le bois Hermès », de Jacques G. Ruelland. Collectif *La Typographie d'art à la rencontre de l'Histoire...* p. 46.

... ceci et...

Un caractère

UN

ART UNE
PENSÉE

« Un art, une pensée », affiche n° 11, d'Éléonore Josset et Laurie Larue, inspirée du texte « Le bois Hermès », de Jacques G. Ruelland. *Ibid.*

Un typographe,
composer
de la
tristesse
de
l'espoir
!

... ceci



« Pourquoi pas ? », affiche n° 12, de Vincent Lalonde Dupuy et Thien Nguyen, inspirée du texte « Le bois Hermès », de Jacques G. Ruelland. *Ibid.*

La typographie expérimentale 4/4

- Une autre expérimentation faite en collaboration avec l'UQAM consista à créer l'affiche annonçant un encan-bénéfice du MIQ : « L'imprimé n'est pas mort » (voir plus loin).
- Actuellement, le Montreal Book History Group de l'Université McGill étudie l'histoire des graphies et la transmission des pensées par le graphisme – nos concitoyens anglophones n'étant pas en reste en ce domaine. Depuis 2007, le Laboratoire de muséologie et d'ingénierie de la culture de l'Université Laval et les Départements de muséologie de l'UQAM et de l'Université de Montréal œuvrent également afin d'atteindre plus efficacement le lecteur en renouvelant le graphisme.

L'exposition 1/3

- C'est sur cette très actuelle fonction de la typographie expérimentale que porte l'exposition que je vous propose aujourd'hui.
- Divisée en six sections réparties sur trois murs, elle reprend brièvement les thèmes de l'histoire de la presse au Québec tels qu'ils ont été abordés dans les colloques organisés entre 2008 et 2014 par le Petit musée de l'impression, devenu entre temps le Musée de l'imprimerie du Québec. Chacun de ces six thèmes est illustré d'affiches créées par les étudiants et étudiantes en design graphique de l'UQAM, et par les résultats de l'expérience organisée en 2011 par l'UQAM au Musée de l'Imprimerie du Québec et impliquant les étudiants et étudiantes en design graphique.

L'exposition 2/3

- Vous sont ainsi montrées douze affiches créées par ces étudiants et provenant des collections du Musée de l'Imprimerie du Québec ; trois affiches qui m'ont été offertes par le MIQ et ayant été créées à partir du texte soumis aux étudiants inscrits en 2011 dans les cours de design graphique de l'UQAM, ce texte, « Le bois Hermès », étant également exposé ; les couvertures des six livres constituant les actes des six colloques organisés par le MIQ entre 2008 et 2014, chacune flanquée d'un texte exposant le thème du livre en français et en anglais.
- De la même façon que la connaissance du tricot permet au modiste d'aujourd'hui de mieux comprendre les tissus synthétiques dont il se sert maintenant pour créer ses modèles, de la même façon la connaissance de la fabrication artisanale des outils permet au mécanicien de 2020 de comprendre les mystères des technologies modernes de transport. Ce phénomène de regain d'intérêt actuel pour les techniques anciennes atteint également les domaines de la communication et de l'information. Pour mieux comprendre les défauts et les limites des moyens actuels de communication et d'information, il faut en connaître les anciens modes d'élaboration et de diffusion. Tant que la société actuelle sera consciente de ce besoin, l'imprimé ne mourra pas.

L'exposition 3/3

- Un dernier mot sur la muséographie de cette exposition. Du fait que les arts graphiques sont actuellement à la croisée des chemins, qu'ils redécouvrent actuellement leurs racines pour mieux comprendre ce qui leur arrive et entrevoir leur avenir, je me suis inspiré d'une approche baroque dans la muséologie de cette exposition : tout en respectant les règles classiques de la symétrie et de l'horizontalité dans la présentation spatiale de tous les cadres et des six thèmes reprenant les six étapes de l'histoire de la presse au Québec, j'ai transgressé cet ordre en greffant par-dessus ces étapes historiques une brève présentation de la typographie expérimentale par l'exposition du texte « Le bois Hermès » et les trois affiches qu'il a engendrées. Contrairement aux sections 1 à 4 présentant les étapes de l'histoire de la presse au Québec, la cinquième et la sixième section ne sont pas exposées en miroir ; elles sont plutôt parallèles afin de ne pas donner l'impression que cette histoire s'arrête là, mais bien au contraire qu'elle se poursuit dans l'avenir car, comme le dit la dernière affiche de l'exposition, « L'imprimé n'est pas mort », pas plus que la liberté d'expression au Québec.
- J'espère de tout cœur que cette exposition vous plaira. Je me permets d'ajouter que les livres publiés par le Musée de l'Imprimerie du Québec sont en vente aujourd'hui, ici même. Je vous remercie.



« L'imprimé n'est pas mort », affiche du Musée de l'Imprimerie du Québec, conçue par l'École de design de l'UQAM, annonçant l'encan-bénéfice du 19 novembre 2015.

Bibliographie sommaire 1/4 :

les 6 actes des colloques

- Jacques G. Ruelland, dir. **1776** : *Naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal*. Montréal : Petit Musée de l'impression/Centre d'histoire de Montréal, 2008, 138 p.
- Nova Doyon, dir. **1811** : *de Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d'une parole publique francophone*. Montréal : Petit Musée de l'impression/Centre d'histoire de Montréal, 2009, p. 26-27.
- Éric Leroux. **1870** : *du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*. Montréal : Petit Musée de l'impression/Centre d'histoire de Montréal, 2010, 161 p.
- Frédéric Brisson. **1916** : *la presse au cœur des communautés*. Montréal : Musée de l'imprimerie du Québec/Centre d'histoire de Montréal, 2012, 121 p.
- Claude Martin. **1968** : *l'édition en ébullition*. Montréal : Musée de l'imprimerie du Québec/Centre d'histoire de Montréal, 2014, 134 p.
- Henri Assogba et François Demers. **1981** : *la révolution numérique, imprimeurs et journalistes face à la convergence*. Montréal : Musée de l'imprimerie du Québec/Centre d'histoire de Montréal, 2014, 144 p.

Bibliographie sommaire 2/4

- BEAULIEU, André et Jean Hamelin. *La Presse québécoise des origines à nos jours. T. 1 (1764-1859)*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1973, 368 p.
- BUONO, Yolande. *Imprimerie et diffusion de l'imprimé à Montréal (1776-1820)*. Mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, Université de Montréal, 1980.
- DORIGNY, Marcel. « Édition et censure ». *L'État de la France pendant la Révolution 1789-1799*. Paris : La Découverte, 1988, p. 165-167.
- FAUTEAUX, A. « Fleury Mesplet : une étude sur les commencements de l'imprimerie dans la ville de Montréal ». *Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 28, n° 2, 1934, pp. 164-193.
- GREIG, Peter E. *Fleury Mesplet (1734-1794), the First French Printer in the Dominion of Canada*. Mémoire de maîtrise, Institute of Bibliography and Textual Criticism, University of Leeds (G.B.), 1974.
- LAGRAVE, Jean-Paul de. *L'Exercice du droit de l'information au Québec, des origines à 1840*. Thèse de doctorat de spécialité, Université de Paris, 1972.
- LAGRAVE, Jean-Paul de. *Les Origines de la presse au Québec*. Montréal : LG, 1975.
- LAGRAVE, Jean-Paul de. *Histoire de l'information au Québec*. Montréal : Éditions La Presse, 1980.
- LAGRAVE, Jean-Paul de. *Fleury Mesplet, diffuseur des Lumières au Québec*. Thèse de doctorat ès lettres, Études françaises, Université de Montréal, 1985.
- LAGRAVE, Jean-Paul de et Jacques G. Ruelland. *L'Appel à la Justice de l'État (1784) de Pierre du Calvet (1735-1786)*. Québec : Le griffon d'argile, 1986.

Bibliographie sommaire 3/4

- LAGRAVE, Jean-Paul de et Jacques G. Ruelland. *Valentin Jautard (1736-1787), premier journaliste de langue française au Canada*. Biographie scientifique. Québec : Le griffon d'argile, 1989.
- LAGRAVE, Jean-Paul de et Jacques G. Ruelland. *L'Imprimeur des Libertés : Fleury Mesplet (1734-1794)*. Roman historique. Montréal : Point de fuite, 2001.
- MARION, S. *Les Lettres canadiennes d'autrefois, tome 2*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1940.
- McLACHLAN, R. W. "Fleury Mesplet, The First Printer at Montreal." *Mémoire de la Société royale du Canada*, 1906, p. 196-310.
- RUELLAND, Jacques G. *Figures de la philosophie québécoise à l'époque de la Révolution française*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 1989..
- RUELLAND, Jacques G. « La Déclaration des Droits de l'Homme dans la Gazette de Québec ». *Dix-huitième siècle*, revue de la Société française d'étude du XVIII^e siècle, Paris : Presses universitaires de France, n° 20 « L'année 1789 » (1988), p. 333-334.
- RUELLAND, Jacques G. « Le bois Hermès ». Collectif *La Typographie d'art à la rencontre de l'Histoire. Cours de design graphique de l'Université du Québec à Montréal tenu au Petit Musée de l'impression dirigé par Judith Poirier*. Montréal: Petit Musée de l'impression/École de design de l'Université du Québec à Montréal, 2011, p. 13. Affiches inspirées par ce texte : n° 9 « Le bois », de Gabrielle Lamontagne-Bluteau et Nadine Brunet, p. 46 ; n° 11 « Un art, une pensée », d'Éléonore Josset et Laurie Larue, p. 46 ; n° 12 « Pourquoi pas ? », de Vincent Lalonde Dupuy et Thien Nguyen, p. 46.
- RUELLAND, Jacques G. *La Révolution Gutenberg. L'œuvre d'un grand humaniste : Johannes Gutenberg (1398-1468)*. Montréal : Musé de l'Imprimerie du Québec, 2015, 107 p.

Bibliographie sommaire 4/4

RUELLAND, Jacques G. « La typographie expérimentale au Québec ». *Découvrir* (magazine électronique de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences – ACFAS), n° spécial sur l'histoire de la recherche scientifique ou technique au Québec, sous la direction d'Alexandre Klein (histoire, Université Laval), publié le 171023 :

[http://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2017/10/recit-recherche-histoire-typographie-experimentale-au-quebec.](http://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2017/10/recit-recherche-histoire-typographie-experimentale-au-quebec)

VACHON, G.-A. « Une littérature de combat, 1778-1810 : les débuts du journalisme canadien français ». *Études françaises*, Montréal, vol. 5, n° 3, 1969, p. 249-375.

Merci !



- Merci aux gens de Beaconsfield, de m'avoir permis de leur présenter cette conférence et cette exposition.

Jacques G. Ruelland, Ph.D.
jacquesg@ruelland.ca
www.ruelland.ca/textes/